Review

Author(s): E. Fannière

Review by: E. Fannière

Source: *The Modern Language Review*, Vol. 8, No. 2 (Apr., 1913), pp. 253-257

Published by: [Modern Humanities Research Association](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/3713131>

Accessed: 27-12-2015 18:40 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Modern Humanities Research Association is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The Modern Language Review*.

<http://www.jstor.org>

The French Procession, a Pageant of great writers. By MARY DUCLAUX (A. MARY F. ROBINSON). London: T. Fisher Unwin. 1909. 8vo. xiii + 358 pp.

The French Ideal. By the same author. London: Chapman and Hall. 1911. 8vo. 312 pp.

Les relations littéraires internationales entrent décidément dans une phase nouvelle. Qu'il faille sortir de chez soi pour juger de la maison du voisin, c'est là un axiome dont la vénérable banalité n'aurait pas d'excuse, si l'expérience ne venait chaque jour nous rappeler la distance qui sépare la théorie de la pratique. (Un Professeur de la Sorbonne n'a-t-il pas jugé opportun, récemment encore, de venir présenter en Angleterre la défense de la poésie française?) Une plus grande sûreté d'érudition, une plus grande souplesse de méthode ont enfin permis à d'excellents esprits d'aborder l'étude des littératures étrangères, dégagés de préventions nationales; qu'il suffise de citer la brillante série d'études sur les écrivains anglais dont s'enorgueillissent les universités françaises. Voici que de ce côté-ci de la Manche, on leur répond, et si, cette fois, MM. les Anglais n'ont pas tiré les premiers, nous n'avons rien perdu pour attendre.

Déjà M. John Bailey¹ nous avait donné une série d'études magistrales sur la poésie française. Mais, en dépit d'une intelligence très fine de certains de nos poètes, M. Bailey semble avoir souffert de la difficulté qu'éprouve maint compatriote de Shakespeare à juger notre grand siècle classique. Son article sur Racine qui lui valut une réponse brillante de M. V. Eccles², eut encore l'heureux résultat d'attirer les protestations éloquentes de Mme Duclaux. Au moment même où M. Strachey, dans un petit ouvrage³ qui est un chef d'œuvre du genre, rendait au poète français un éclatant hommage, dans la préface de sa *French Procession* en quelques pages pleines de finesse et de charme, Mme Duclaux ébauchait la revision du procès Racine. Personne n'était mieux désignée pour la tâche qu'elle entreprend: l'auteur est à la fois, ne l'oublions pas, Miss Mary Robinson et Mme Duclaux. Poète anglais, dont la prose encore toute pénétrée de poésie, vient de fournir une nouvelle raison d'orgueil à la littérature de son pays d'origine, Mme Duclaux est devenue Française par les circonstances de sa vie et par droit de conquête littéraire. Rare combinaison qui relie les admirateurs d'*Hamlet* à ceux d'*Andromaque*. Souhaitons enfin que la magie du vers racinien ne soit plus, hors de France, un de ces enchantements mystérieux, regardé des profanes avec quelque étonnement et beaucoup de défiance. Pour eux, Mme Duclaux sera l'initiatrice.

Les sympathies de Mme Duclaux ne sont pas limitées au siècle classique, et dans la *French Procession* elle passe en revue quelques grandes figures du cortège littéraire qui se déroule de la Renaissance à nos jours. A une époque de cavalcades et de 'pageants' la métaphore

¹ *The Claims of French Poetry*, by J. C. Bailey, London 1907.

² *The Quarterly Review*, 1909, vol. 2.

³ *Landmarks of French Literature in the Home University Library*. Voir la critique de M. Tilley parue dans cette *Revue* en 1912.

est bien choisie. Mais elle a encore, pour Mme Duclaux, une signification profonde: la littérature d'une nation se présente à elle comme un cortège en marche, où chaque figurant paraît, avec son costume, son allure, son idéal, type dont la physionomie reflète une époque, individu qui résume en lui mille influences secrètes, 'idées, traditions et révoltes.' Ils se suivent dans un défilé perpétuel et le flambeau passe de main en main.

En groupant ainsi une série d'articles, l'auteur s'était réservé le droit de croquer au passage telle silhouette qu'il lui plaisait. Néanmoins il est des omissions comme celle de Montaigne qu'on ne peut s'empêcher de regretter. On souhaiterait qu'un chapitre spécial fût consacré à Flaubert. Sa silhouette gigantesque n'apparaît qu'un instant, derrière celle de George Sand, et encore n'est-elle là que pour faire ressortir par son idéalisme farouche de barbare tatoué, le naturalisme (au sens 'Jean-Jacquien' du mot) de la bonne dame de Nohant. Mme Duclaux a parfois des préférences très marquées, et Flaubert n'est pas le seul à en souffrir: on peut la soupçonner d'avoir un peu négligé Bossuet pour avoir trop aimé Fénelon. Mais ce sont là les petits défauts de grandes qualités et si toutes ces esquisses débordent d'une vie intense, rendons en grâce aux sympathies et aux préférences de leur auteur.

L'amour de la vie dans ses aspects les plus divers explique la variété d'un choix où les Liancourt et les Berthelot voisinent avec Victor Hugo et Baudelaire. Mme Duclaux nous avait annoncé un cortège 'd'écrivains'; ce ne sont pas tant des auteurs que nous y trouvons, mais bien plutôt des hommes. Leur art n'est, après tout, qu'une manifestation de leur personnalité, et c'est leur personnalité surtout qui doit nous intéresser. Tout artiste qu'elle est, Mme Duclaux ne s'arrête jamais aux questions d'atelier, mais avec une infaillibilité de coup d'œil vraiment 'classique' elle va droit à ce qu'il y a de profondément et d'universellement humain dans son modèle. Il n'est pas un de ses portraits, pas même celui de Voltaire, qui ne contienne le coup de crayon essentiel, suggestif de tout ce qu'un simple croquis ne saurait exprimer.

La 'manière' des portraits est aussi variée que les modèles. On peut grouper ces petites études, comme l'a fait l'auteur, par époques: 'Au lointain'—'Les Romantiques'—'Les fils de la science.' Dans le premier groupe, Ronsard seul représente le xvi^e siècle. Vient ensuite Le Roi soleil, précédant son siècle (deux figurants: Racine et Fénelon). Derrière les grandes perruques marche le centenaire Fontenelle, qui rejoint Racine à Voltaire et annonce le règne de la science.

Le xviii^e siècle se distingue plus nettement; la foule y est bigarrée. Avec Rousseau, Laclos et Saint Simon le socialiste (sans parler de Goethe en France) nous arrivons au Romantisme. Chaque époque a sa tonalité propre. Au Romantisme est réservé le bénéfice de la peinture anecdotique, et l'on lit comme un roman où les larmes se mêlent aux sourires, l'histoire du mariage de Victor Hugo et de la folie d'Eugène. Avec Taine et Berthelot nous pénétrons dans un décor où il y a des cornues, dans une atmosphère où flottent les formules positivistes, et

après avoir jeté un regard ému au mysticisme troublant du sceptique Renan, nous aboutissons à la désespérance narquoise de M. Anatole France.

Les arrières-plans contiennent parfois des groupes bien venus, comme celui des Quétistes, aperçus derrière Fénelon, ou encore, à côté de Taine, celui des Universitaires agités de passions diverses à la nouvelle du Coup d'Etat du 2 décembre. Le personnage principal est en général saisi dans une attitude caractéristique : c'est le Michelet de '48, entre ses deux mariages, à la veille de sa *Révolution*, Taine au sortir de Normale. C'est encore Sainte Beuve, rouquin de vingt-trois ans, timide et laid, à son entrée dans le Cénacle. L'enthousiasme de Mme Duclaux pour les *Lundis* va peut-être un loin, lorsqu'elle les déclare plus durables que les œuvres de G. Sand et de Flaubert. Mais le portrait est charmant, et si dans sa manière de peindre, Mme Duclaux doit quelque chose à Sainte Beuve, on peut dire qu'elle le lui a bien rendu.

La *French Procession* a défilé, un peu rapide, et les commentaires qui signalaient le passage de telle ou telle silhouette connue ont pu faire désirer un arrêt du cortège. Aussi est ce avec plaisir que nous saluons un livre jumeau, *The French Ideal*, dans lequel Mme Duclaux a réuni les portraits plus finis, plus fouillés, de quatre grands écrivains français : Pascal, Fénelon, Buffon et Lamartine. Le titre et le choix des sujets indiquent clairement les intentions de l'auteur : quatre des aspects les plus saillants de l'idéalisme français sont décrits dans son œuvre. Le pragmatisme de Pascal—pour employer la phraséologie suggérée par la dédicace—s'y trouve heureusement complété par le mysticisme théosophique de Fénelon, tandis qu'en face d'eux se dresse le 'naturalisme' de Buffon suivi du romantisme de Lamartine. Le choix de Buffon comme adversaire de Pascal (choix suggéré par Sainte-Beuve) a le grand avantage de nous mener au culte de la Nature, au Romantisme dont il est le grand aïeul. La présence de Lamartine est également significative : la religiosité romantique de notre Shelley français est venu rafraîchir des âmes que le rationalisme voltairien avait desséchées. Invinciblement on pense à la renaissance chrétienne qui inspire nos plus récents poètes, et l'enthousiasme de la jeunesse à l'apparition des 'Harmonies' peut nous aider à comprendre un peu l'étrange émotion que nous éprouvons à la lecture des œuvres de Paul Claudel.

Quelques lignes très nettes suffisent à Mme Duclaux pour marquer la position métaphysique de ces quatre grands représentants de l'art français. Mme Duclaux ne s'arrête pas dans les généralités. Son rôle et sa méthode sont ceux d'un psychologue et nous descendons vite dans les choses. Il s'agit d'expliquer la pensée des auteurs par leurs tempéraments, et leurs tempéraments, autant que faire se peut, par leur milieu, etc. (voir, non pas Taine, mais Sainte-Beuve). La méthode a ses dangers, et après avoir suivi Pascal d'Auvergne à Port Royal, à travers ses périodes mondaines et ses conversions, après l'avoir rencontré en compagnie de Méré, de Descartes et d'Arnaud, nous sentons que nous n'avons pas pénétré assez loin dans cette âme, que nous sommes restés dans le vestibule de sa pensée. Nous avons vécu à ses côtés, parmi ses

contemporains, mais précisément comme ses contemporains, nous avons vu trop de l'homme et pas assez du philosophe. Un peu plus de recul, et les observations fines et justes dont est rempli le chapitre sur Pascal prendraient un relief qui leur manque.

Dérangeons à dessein l'ordre chronologique respecté par Mme Duclaux et mettons en face de l'ascète passionné et maladif, Buffon, 'le corps d'un athlète et l'âme d'un sage' ainsi que disait Voltaire. Nous le voyons se promenant 'comme un dieu' dans son Jardin des Plantes. Ce jardin prend une place importante dans l'étude de Mme Duclaux, comme il l'avait dans la vie du naturaliste. Ce jardin, Buffon l'appelait son fils aîné; l'autre fils, 'Buffonnet' devait être sacrifié, dans sa vie et dans sa mort, aux exigences et à la gloire du grand frère. Il y a là plus qu'une manière piquante de présenter les choses. Le jardin botanique nous aide à comprendre comment, grand prêtre de la déesse Nature, dont il chante l'unité divine, M. de Buffon fut à la fois le précurseur de l'évolutionisme et l'aïeul des Romantiques.

Entre les quatre articles, on n'hésite pas à donner la palme à celui qui dans le livre tient la place la plus importante: c'est sans doute qu'en parlant de Fénelon, Mme Duclaux se sent en complète sympathie avec son sujet. Déjà une ébauche, dans le livre précédent, nous avait laissé entrevoir à quel point l'auteur goûtait et pénétrait les écrits du doux archevêque. L'atmosphère de mysticisme aristocratique qui entourait Fénelon est admirablement évoqué par Mme Duclaux: la société des Beauvilliers et des Chevreuses, Mme Guyon et ses fidèles revivent à nos yeux, avec toute la noblesse édifiante de leurs caractères—toute la poétique beauté de leur religion. Dans la querelle du Quietisme, on sent où vont les préférences de Mme Duclaux. Peut-être le sent-on trop, et les admirateurs de Bossuet invoquant la souplesse un peu féline de son adversaire, secoueront la tête devant un Fénelon nimbé de l'auréole des saints. Peu importe, Mme Duclaux a su pénétrer les arcanes de cette âme un peu mystérieuse et sans en ignorer *complètement* les faiblesses, elle a su nous donner de ses précieuses qualités un tableau plein de charme et de vie.

On se demande souvent si la critique peut être un art créateur, et même jusqu'à quel point elle mérite le nom d'*art*. A ces questions Mme Duclaux a donné une éloquente réponse. Ses articles seront utiles à l'étudiant qui y trouvera en même temps qu'une critique fructueuse des beautés (la plus difficile de toutes), une analyse psychologique très personnelle et très suggestive du tempérament des auteurs. Ils seront encore un régal pour tous ceux que la beauté de forme ne laisse pas indifférents. Le style est de qualité rare: tantôt, grave et nombreux, il se déroule sans raideur; tantôt subtil et spirituel jusqu'à l'audace, il éclate en formules heureuses, en ces cliquetis de mots qui ponctuent la pensée¹. C'est un style varié, très coloré et très vivant;

¹ Quelques exemples:

Under Louis XIV, in that reign of One-ness.

Didot, the publisher-in-law of Bernardin de S. Pierre.

Fénelon, other-worldly rather than unworldly.

et partout le charme insaisissable d'une mélodie qui attire et qui retient.

Les deux livres ornés de reproductions de gravures bien choisies, sont dignes par l'impression¹ et la reliure, des bibliothèques les plus exclusives. Le second contient devant chaque article (sauf pour Buffon²) une bibliographie sommaire.

E. FANNIÈRE.

OXFORD.

Goethes Gespräche. Begründet von WOLDEMAR VON BIEDERMANN. Neu herausgegeben von FLODOARD VON BIEDERMANN. 5 vols. Leipzig: F. W. von Biedermann. 1909-1911. 8vo. xii + 555; 669; 520; 495; xviii + 507 pp.

The publication of the conversations of great men has not infrequently been denounced as an act of impiety. Quintilian blames the compilers of Cicero's *Dicta* for their want of prudence in selecting their collection, and there are still many well-meaning, if narrow, minds, to whom the editor of Luther's *Table Talk* appears guilty of deplorable indiscretion. No such accusation could possibly be raised against the editor of Goethe's *Gespräche*; for, although everything authentic is included in a collection like the present, there are very few conversations in which the poet does not appear great and amiable.

When the first edition of this valuable compilation appeared, it was warmly applauded as bringing together much inaccessible matter. In the present edition the number of conversations has been doubled, although it must be confessed the new items are not always of the first importance. Amongst the most interesting additions are Soret's diaries, reproduced here for the first time in their original French, from the manuscript copy preserved in the Weimar Archiv. In this, as well as in the collections of the Kanzler von Müller, Falk, Eckermann and others we are inclined to question the wisdom of dividing them up to suit the chronological arrangement of the present work. The exact chronological order of these conversations is not a matter on which much weight should be laid, and surely the personality of the interlocutor, which is lost sight of here, counts for something. This is particularly evident in the case of Eckermann whose *Gespräche* must always occupy the first place in such a collection. Eckermann has received his full share of praise and censure. Herr von Biedermann joins the chorus of his detractors; he accuses him of negligence in his dates, and considers him generally untrustworthy. Eckermann never, however, aimed at complete accuracy, and never intended to furnish a stenographically correct report of his daily conversations with Goethe. No one has vindicated his method more successfully than Dr Houben in his recent

¹ Les erreurs typographiques sont nombreuses dans les citations françaises des deux livres.

² Pourquoi? Mme Duclaux ne s'est elle pas servie des études de Faguet, de Quatrefages et de Nadault de Buffon?